



Jean-Marie Perret

Dans des fonds éclatants

Notes sur la mélodie des choses de R. M. Rilke
traduit par Bernard Pautrat (Allia 2008)

« *C'est au loin, dans des fonds éclatants, qu'ont lieu nos épanouissements.* » Comme souvent chez Rilke, la phrase s'énonce comme une énigme : vibrante d'une signification sous-jacente, qu'on devine sans la voir tout à fait. Mais c'est par cette énigme qu'il faut commencer.

Un peu plus loin dans ce paragraphe XVIII de *Notes sur la mélodie des choses*, une autre énigme, mais qui peut-être répond à la première, jetant quelque lueur :

« *C'est là que se situent les histoires dont nous sommes des titres obscurs.* »

Vous, moi, être des titres d'histoires, qu'est-ce à dire ? Que des histoires se racontent à l'écart de nous, que nous tiendrions dans l'indication, ou dans l'intention de donner sens ? Mais qu'est-ce qu'« être un titre » ? Ainsi conduite, la pensée se précise deux phrases plus loin, marquant la fin du paragraphe – du fragment :

« *C'est là que nous sommes (souligné dans le texte : dort sind wir), alors qu'au premier plan, nous allons et venons.* »

Question d'être, et non pas d'être ceci ou cela. Se reposer dans l'être, ou se poser dans.



En fait, il s'agit de peinture dans la pensée de Rilke. Sa référence est un tableau qu'il ne précise pas, mais qui pourrait bien être celui-ci, les *Fils de Zébédée* (Galerie dell'Accademia, Venise), de Marco Basaiti (vers 1470 - après 1530). À la lecture du paragraphe précédent, en effet – fragment XVII – le chemin qu'il nous trace prend couleur :

« *Si les saints de Marco Basaiti avaient quelque chose à se confier hors de leur bienheureuse proximité, ils ne tendraient pas leurs mains fines, légères, à l'avant du tableau dans lequel ils habitent. Ils s'effaceraient vers le fond, deviendraient tout petits, et iraient par les ponts minuscules se retrouver au fond de la campagne à l'écoute.* »

Et Rilke peut introduire le fragment XVIII :

« *Nous sommes en avant tout à fait comme cela. De bénisseuses nostalgies* »

Nous introduire, nous ses lecteurs, dans cet accueil, dans cette petite troupe suprêmement bienveillante au premier plan du tableau, voilà une pensée d'une grande séduction – et avec le poète : pour quelle plaie guérir ? Celle d'être présent ? De n'être pas là-bas où, petit et quasi indistinct, on s'efface presque, sans cesser d'être ? Quasi indistinct, de telle sorte qu'il soit possible d'ignorer si l'on est homme ou femme, adulte ou enfant... Avec un horizon plus grand auquel nous renonçons, êtres de

premier plan. Dans des épanouissements (*Erfüllungen*) dont nous sommes distants...



Pourquoi cette médiation du tableau, dans cette méditation à laquelle Rilke nous invite ? Il n'y aurait donc, en dépit du poète – qui garde de l'art une vision unitive et sacrée – qu'une construction comme celle de l'art, qu'un *artifice*, comme nous l'éprouvons aujourd'hui, qui puisse nous donner l'idée du monde que nous sommes, invention d'un fond et d'un premier plan, de proportions relatives, fixation de gestes dans l'espace, de liaisons et de séparations, de ciels et d'horizons ?

En fait, un passage ultérieur – fragment XXX – corrigera ce risque de ne voir là que fabrication arbitraire liée à un moment d'une culture particulière, renversant par l'évocation d'une scène d'enfants ce qui aurait pu sembler figé dans une posture trop adroite :

« Je veux évoquer un tout petit exemple : – Soir. Une petite pièce. Au milieu, à table sous la lampe, deux enfants face à face, penchés à contrecœur sur leurs livres. Ils sont tous les deux loin – loin. Les livres cachent leur évasion. De temps en temps ils s'interpellent, pour ne pas se perdre dans la grande forêt de leurs rêves. Dans la pièce exigüe ils vivent des destinées bariolées, fantastiques. Ils combattent et ils sont vainqueurs. Rentrent chez eux et se marient. Apprennent à leurs enfants à être des héros. Meurent, même. Et moi, je suis assez buté pour voir là une action scénique ! »

Une intense, imprévisible vie spirituelle se joue ainsi dans les premiers plans, qui ne prend son sens que dans l'éloignement. La douleur de cet éloignement de nos centres, de notre être – de nos *épanouissements* – se révèle ainsi autre : garante de cette profondeur de champ, de cette épaisseur de l'être, dans notre ambiguïté. Quel âge ont ces enfants ? Le nôtre, probablement. Non pas représentation, picturale ou théâtrale : la présentation même, autant qu'il est possible, toute pure.



Il faut donc convenir de n'être entre nous que des *titres*. Titres de ce qui se raconte par ailleurs, et que nos échanges affectueux ou amicaux parfois laissent entrevoir – et alors nous « tendons des mains légères, comme pour bénir ». Simplement des titres, au premier plan. Nous sommes *en avant*. Des titres *obscur* : mais l'énigme que Rilke propose, loin de nous égarer nous rapproche de nous-mêmes.

Ni peinture ni théâtre, le secret serait alors musique :

« Ce que j'envisage alors, c'est de laisser retentir toute la mélodie telle que les gamins l'entendent. Voix silencieuse, elle doit planer sur la scène, et à un invisible signal les minuscules voix d'enfants attaquent et se lancent, cependant que le large fleuve continue de gronder en passant par l'étroite pièce et son soir, d'infinité en infinité. » (Fragment XXXII).

Rien qui ressemble aux *épanouissements* brandis par les marchands de bonheur.